

CORRESPONDANCE.

M. le général GALLIENI, commandant le Corps d'occupation et Résident général de France à Madagascar, vient d'adresser la lettre suivante à M. le Directeur du Muséum :

J'ai l'honneur de vous adresser quelques échantillons de plantes, arbustes, graines et Oiseaux recueillis par M. le capitaine Delcroix, chef de la Mission topographique pendant la reconnaissance exécutée de septembre à décembre sur la côte Est, dans le pays des Betsimisaraka. Cette région est comprise entre Tamatave, Andévorante et la première chaîne de montagnes qui s'étend parallèlement à la mer et forme la première assise du grand massif montagneux de Madagascar.

Ce pays s'étend entre l'Ivondro (rivière de Tamatave) au Nord et l'Iaroka (rivière d'Andévorante) au Sud. Il comprend environ 100 kilomètres de longueur sur 30 à 40 kilomètres de largeur de l'Est à l'Ouest. Au pied de la montagne, à l'Ouest, s'étend un large plateau bas, découpé par les affluents de deux grandes rivières qui coulent généralement du Nord au Sud, parallèlement à la mer, et remontent jusqu'à l'Ivondro. Ces deux grands collecteurs se jettent dans le Rianil, grand fleuve aussi important que l'Iaroka. Ils prennent les noms de Roungarounga et de Ranofotsy.

Ce dernier remonte un peu dans le massif montagneux au N. O., mais sa première direction est continuée au N. E. par un grand affluent, appelé le Berann. Le Rianil, appelé sur les cartes Ranolahy, est un magnifique fleuve, large de plusieurs centaines de mètres, généralement très profond. Il est grossi, à la sortie du massif montagneux, des eaux de la Vohitra qui descend du plateau de Moramanga sous le nom de Santandra, rivière dont le cours a été utilisé par le capitaine Doudart, en son projet de chemin de fer de Tananarive à la côte. Toutes ces rivières sont activement sillonnées de nombreuses pirogues, jusque très avant dans les couloirs montagneux.

Un grand nombre de villages Betsimisaraka se succèdent sur les deux rives de chacun de ces cours d'eau. La végétation y est fort puissante et formée d'arbres à fleurs et à fruits de toutes sortes. Les environs des villages sont très cultivés en rizières, champs de manioc et de patates. De nombreux petits sentiers circulent à travers de hautes herbes ou bois, témoins des anciennes forêts qui ont été brûlées pour le pacage des troupeaux de Bœufs. La population, de mœurs très douces, est fort heureuse de la disparition des Hovas, qui la pressuraient de toutes façons. Les rivières sont très poissonneuses; on ne trouve guère qu'un seul coquillage terrestre et deux coquillages fluviatiles. Ça et là, on signale de rares Caïmans et le Requin de mer, qui remonte loin dans l'intérieur; mais il serait vain de chercher à les voir. Des milliers d'Oiseaux de toutes sortes s'échappent des fourrés.

A ce plateau succède à l'Est, presque à pic au-dessus du Roungarounga, un haut plateau profondément raviné, qui s'étend longitudinalement, parallèlement à la mer, d'Andévorante à Tamatave. Il domine le premier de 50 à 60 mètres et atteint l'altitude de 115 à 120 mètres. Les profondes découpures de ce plateau, d'un parcours des plus difficiles, sont formées par d'immenses ravins, à pentes très raides et boisées en grande partie de Ravenalas. Ils recueillent les eaux du plateau et vont former la suite ininterrompue des jolis lacs d'eau douce qui s'étendent parallèlement à la mer, d'Andévorante à Tamatave, le long et au pied des pentes du talus oriental de ce plateau allongé. Il résulte de ceci que tous ces lacs forment une série de petits bassins particuliers; ils ne sont nullement salins, leur altitude étant de 5, 6, 7 et 8 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aucun d'eux n'est constitué par l'évasement ou le delta d'un grand fleuve à son embouchure. Ça et là un déversoir mène le trop plein des eaux à la mer.

Les grands cours d'eau n'ont que de courtes portions droites, normales à la côte; ils remontent aussitôt dans l'intérieur, parallèlement à la mer dans de longues et larges failles, grands couloirs formés par les chaînes parallèles et successives qui s'étendent étagées jusqu'à l'arête centrale.

Veuillez agréer l'envoi avec toutes ses imperfections; il a été recueilli en marchant et collectionné au jour le jour, ainsi que les renseignements portés sur les sachets ou les échantillons eux-mêmes, quand les indigènes pouvaient les donner.

Il vous sera adressé ultérieurement des photographies exécutées au photobéliodolite Laussedat et donnant l'aspect du pays en deux points géodésiques bien déterminés.

M. COUTIÈRE, chargé de mission à Obock et Djibouti, a adressé au Directeur du Muséum une lettre d'où nous extrayons les passages suivants :

Djibouti, 4 mars 1897.

Les observations que j'ai pu faire portent principalement sur les *Alphées* et se ressentent, à mon grand regret, du peu de temps que je puis leur consacrer. Bien que mes grands vases de verre, arrivés intacts, me rendent les plus grands services, ils ne remplacent pas des bacs où l'eau circule, et il est difficile d'y faire vivre les animaux vingt-quatre heures. Lorsque je fais, par suite, une récolte abondante, je dois, d'ordinaire, en tirer le même jour tout le parti possible. J'ai extrait, hier soir, des *Éponges* où ils vivent, une centaine d'*Alphées*, petites espèces à front tridenté, et quelques rares exemplaires d'une magnifique *Porcellane*; j'ai dû les fixer au formol de suite, tous eussent été morts ce matin. De plus, les aubaines semblables sont rares, et je regrette, à ce point de vue, de n'avoir pas fait mon voyage en décembre au moins, les grandes marées étant beaucoup plus nombreuses

et surtout plus fortes pendant les trois derniers mois de l'année. J'ai profité avec empressement des occasions d'aller à Obock et à Tadjourah, qui, grâce à M. Jousseau, nous ont été offertes. Je n'ai pu y effectuer que de courtes recherches, mais, autant que je puis en juger, ces localités sont moins favorables que Djibouti. Cette impression m'a été confirmée par M. Jousseau, Djibouti étant, d'après lui, une des localités offrant le plus d'étendue et de variété dans les espaces qui découvrent.

J'ai observé à la limite extrême de la table madréporique et sur la ceinture de grosses pierres qui la bordent une Astérie remarquable par la facilité avec laquelle elle se refait les bras. Est-ce parce que justement elle est exposée à de fréquents accidents de ce genre par la violence de la vague? Il est, en tous cas, assez rare de la trouver régulière; et je rapporte, entre autres, un bras séparé, s'étant refait une couronne de quatre autres à peine distincts encore.

J'ai pu observer à l'œuvre, parmi les Zostères, une troupe de grands Strombes au moment de la ponte, couvrant de leurs coques les pierres et même les coquilles de leurs voisins. La façon dont ils moulent ces coques, ressemblant à des graines d'*Helianthus*, est fort curieuse, et M. Jousseau m'a déclaré ne l'avoir jamais vue. J'ai nettement observé l'aspect gaufré de la membrane sécrétante, lorsqu'on l'arrache de la ponte qu'elle recouvre, l'opercule étant rejeté verticalement sur le côté.

Un des Pères de la mission d'ici m'a procuré un singulier parasite provenant du nez d'une jeune fille Oromo. La patiente semblait indiquer qu'il provenait d'un Coléoptère, *Blaps* ou *Pimelia*, très abondant ici; de fait, il ressemble assez à une Linguatule, à grosse tête hexagonale, long de près de 10 millimètres.

Ceci m'amène à parler des parasites des Poissons. J'en ai enfin trouvé quelques-uns sur quatre ou cinq douzaines de Poissons que j'ai minutieusement examinés à la loupe des branchies aux nageoires. C'est au moins un encouragement qui, j'espère, se traduira par quelques résultats encore.

Les pêches pélagiques sont assez fructueuses; elles étaient, ces jours-ci, rendues laborieuses par la présence de Ptéropodes en très grande quantité. Elles se font très bien avec les canots qu'on trouve ici marchant à l'aviron.

J'ai capturé quelques jolies Salicoques, assez rares, qui cherchent protection dans le disque épanoui d'immenses Actinies. L'espèce du genre *Arete* que j'ai trouvée ici possède un singulier habitat: on la trouve constamment incluse entre les piquants d'un petit Oursin d'un rouge violet dont elle a absolument la couleur; elle est assez commune. Il en est de même de quelques espèces d'*Athanas*, des deux espèces du genre *Jousseau-meia* que je croyais très rares.

J'explore avec un soin tout particulier les Éponges dont je parlais en commençant. Lorsqu'elles sont d'un peu grande taille, ce sont de véritables hôtelleries où l'on trouve, outre les Alphées, des Thalassiniens, des Pon-

tonies, des Annélides, des Ophiures et, dans les cavités accidentelles, des Gonodactyles et des Crabes.

Les petits Madrépores, très branchus et vivants que l'on trouve çà et là sur la table du récif, recèlent de la façon la plus constante *Alpheus laevis* en compagnie de Poissons, de petits Crabes et d'Ophiures, tout aussi constants. La forme très comprimée de cet Alphée m'avait donné l'espoir de découvrir, dans le même habitat, l'introuvable *Racilius* (Paulson.) que je n'ai pas encore. Dans les mêmes Madrépores, morts et envahis par les Éponges et les Algues, se trouve une belle espèce voisine de *A. lobifrons*. C'est dans une cavité centrale, creusée je ne sais comment, que se trouve prisonnier un fort beau Crabe, vivant aussi d'ailleurs librement dans les flaques d'eau avoisinantes.

Dans la table superficielle des Madrépores, on trouve fréquemment *Alpheus obeso-manus*, d'une belle couleur jaune uniforme et vivant constamment par couples. C'est du reste là une règle très générale s'appliquant sans exception aux espèces vivant dans les Éponges, et seulement plus difficile à constater pour celles, plus vagabondes, que l'on trouve sous les pierres, et dont *A. Edwardsi* (Audoin) est le type. Cette dernière espèce est parfaitement définie comme forme et coloration, et se distingue à première vue d'*A. strenuus* que je n'ai pu définir au laboratoire qu'au prix d'interminables mensurations. *A. strenuus*, à cause de sa grande taille, est précieux pour l'étude; j'ai pu vérifier sur le vivant la particularité que présente, quant à son enveloppe protectrice, la chaîne nerveuse, et j'en ai injecté autant que j'ai pu. Bien qu'assez pacifique, cette espèce fait entendre, lorsque par exemple on excite l'un contre l'autre deux individus, un bruit d'une force étonnante. Ce claquement est tout à fait comparable à la détente d'un chien de pistolet, le doigt mobile qui le produit commençant par *s'armer* lentement jusqu'à dépasser la verticale. L'effort du muscle qui fait pour ainsi dire partir le coup doit commencer par tendre fortement le tendon abducteur, de sorte que le doigt mobile est lancé avec une vitesse initiale très grande, comme sous l'action d'un ressort, et n'est pas soumis, comme dans la pince d'un Crabe par exemple, à l'action lente, graduelle et toujours présente du muscle. L'explication que je donne de ce mécanisme est appuyée par un détail assez curieux, qui m'avait frappé sur l'animal conservé. Sur la face dorsale du doigt mobile, et très près de sa base d'insertion, est un petit disque très net, blanc et poli, qui, lorsque le doigt est *armé*, vient s'appliquer sur son correspondant situé sur la paume. J'ai été très surpris de constater, dans cette position, une adhérence assez forte, parfaitement sensible lorsqu'on cherche à fermer la pince, les deux surfaces en question s'appliquant vraisemblablement l'une sur l'autre comme deux plaques de verre mouillées. Les épipodites des pattes thoraciques servent évidemment, au moyen des touffes de soies qu'ils embrassent, au nettoyage et à l'aération de la chambre branchiale; on voit distinctement par transparence, pendant

la marche, ces soies s'agitent en tous sens dans cette cavité. Je ne sais si elles servent vraiment à obtenir la synergie des mouvements pendant la natation; celle-ci, assez lente, se fait toujours en ligne droite, les pinces étendues au moyen des pléopodes. Lorsque l'animal veut changer de direction, le poids de ses pinces l'oblige à une manœuvre fort curieuse. Il *s'assoit* pour ainsi dire sur son telson pour faire décrire à ses volumineux appendices le demi-cercle nécessaire. La deuxième paire de pattes est constamment en mouvement, explorant en tous sens, grâce à son carpe multiarticulé, les environs du trou où se tient l'animal, qu'il est facile de voir avec un peu de patience et qui, avec sa petite pince, saisit même volontiers ce qu'on lui présente, le doigt par exemple, auquel il assène un coup violent qui peut entamer la peau, avec son autre pince.

Parmi les animaux terrestres, j'ai capturé, il y a quelque temps, un magnifique Solifuge ressemblant à une *Phryne* par son abdomen articulé, mais n'ayant pas les longues pattes filiformes, et pourvu surtout de quatre énormes mandibules verticales qui doivent en faire un dangereux animal. J'ai même trouvé un très jeune de l'espèce et me propose de rechercher avec soin la femelle qui pourrait, comme je l'ai constaté une fois pour un Scorpion, être couverte de ses petits nouvellement éclos.

Je recueille le plus possible, et malgré le nombre assez grand de tubes dont je m'étais muni, je suis loin de pouvoir diviser mes récoltes autant que je le voudrais pour leur meilleure conservation. Je crois que le formol, et surtout le formol sucré, s'ils sont excellents pour conserver *peu d'animaux* dans *beaucoup de liquide*, ne présentent, dans le cas opposé, que l'avantage de leur facile transport; car peu de couleurs y résistent vraiment. L'acétate de soude paraît conserver très bien les Poissons.

M. Ed. FOA, chargé d'une mission du Ministère de l'instruction publique dans l'Afrique centrale (Région des Grands Lacs), se trouvait, au mois de janvier 1897, à Tête (Haut-Zambèze). Dans une lettre adressée au Directeur du Muséum, il donne quelques détails sur la distribution géographique de diverses Antilopes et Pachydermes qui ne se rencontrent pas dans la région du Haut-Zambèze. D'après lui, le *Steinbock* habite exclusivement le Sud de l'Afrique et s'arrête en Matabélé; l'*Orébi* ou *Ourébi* se trouve dans la même contrée, au Sud du Zambèze et de la Mashonaland; le *Grysbock* vit encore dans la même région et a été rencontré au Damaraland; le *Bubalis caama* et le *Pooko* habitent le Sud du Zambèze et le Mashonaland; le *Bubalis Cookei* et le *Blue Wildebeest*, l'Afrique orientale allemande et la région du Tanganyika, la dernière espèce se ren-

contrant aussi dans l'Afrique australe; l'*Oryx gazella* est propre à l'Afrique australe, au Sud du Zambèze; l'*Oryx leucoryx* à l'Afrique occidentale Sud; l'*Oryx beisa*, au Somaliland et à l'Afrique orientale allemande; enfin le *Tragelaphus Spekei*, qui est excessivement rare, ne se trouve plus qu'aux Victoria Falls et dans le Sud de la région du Zambèze.

« Quant au *Rhinoceros simus*, ajoute M. Foa, il a disparu de ces régions. On en a tué deux en 1892 sur le Haut-Zambèze, près des Chutes Victoria; ce sont les derniers dont on ait parlé. Je crois qu'ils sont dans la collection de l'Hon. Walter Rotschild de Londres. Depuis 1893, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu trouver trace de ces animaux. »

M. FOA donne ensuite la liste des spécimens, au nombre de 147, qu'il adresse au Muséum d'histoire naturelle. Cette collection comprend des Mammifères (Singes, Chiroptères, Insectivores, Carnassiers, Rongeurs, Ruminants, Équidés, etc.), des Oiseaux, des Reptiles, des Crustacés, des Insectes et des Vers intestinaux. Il annonce qu'il compte se mettre en route pour le lac Tanganyika aussitôt que les pluies auront cessé et qu'en dépit des difficultés de plus en plus grandes qu'il rencontrera en s'avancant dans l'intérieur, il s'efforcera de faire parvenir au Muséum de nouveaux envois.

M. GIERRA, par une lettre datée de Tanga, le 9 février 1897, annonce l'envoi au Muséum de deux caisses contenant divers échantillons d'histoire naturelle : herbier, squelettes, peaux de Mammifères et d'Oiseaux, Reptiles, Insectes Coléoptères et Lépidoptères, etc. ⁽¹⁾.

M. le capitaine RADISSON, commandant le Secteur de Dong-Dang dans le cercle de Lang-Son (Indo-Chine), écrit à M. le Directeur du Muséum, le 25 janvier 1897, que, ses occupations lui laissant quelques loisirs, il se met à la disposition des professeurs du Muséum pour recueillir des collections d'histoire naturelle. Il se propose de commencer par former un herbier de toutes les plantes du Tonkin qu'il pourra se procurer.

⁽¹⁾ Ces caisses viennent d'arriver au Muséum.

M. BOUVIER annonce que M. Pobéguin, administrateur colonial, vient d'offrir au laboratoire d'entomologie une intéressante collection d'Arthropodes qu'il a recueillis sur la Côte d'Ivoire, durant son dernier séjour dans ce pays. Parmi les matériaux de valeur qui se trouvent dans cette collection, M. Bouvier signale des embryons de Phrynes, presque mûrs, et en parfait état de conservation. Ces embryons ont été remis à M^{lle} Sophie Pereyaslawzewa qui étudie depuis plus d'une année l'embryologie des Pédipalpes, et lui permettront de combler une lacune regrettable dans le travail important qu'elle publiera bientôt sur ce sujet. M. Bouvier est heureux de témoigner sa reconnaissance à M. Pobéguin qui, malgré sa santé affaiblie par un long séjour dans nos colonies africaines, n'a rien négligé depuis dix ans pour enrichir les collections entomologiques du Muséum.

M. DENIKER présente à la réunion des naturalistes la deuxième livraison de sa *Bibliographie des travaux scientifiques publiés par les sociétés savantes de la France* rédigée sous les auspices du Ministère de l'instruction publique (Paris, 1897, 200 p. in-4° en deux colonnes).

Ce fascicule contient le dépouillement des publications de 14 départements (Gard — Loire-Inférieure) soit 6,024 articles, dont un grand nombre avec notes analytiques. Les deux tiers du fascicule sont consacrés aux recueils des sociétés de Bordeaux, de Montpellier et de Toulouse, dont quelques-uns remontent au commencement du XVIII^e siècle.

M. Deniker annonce également qu'il a commencé une table analytique sur fiches, par noms d'auteurs et par matières, pour le premier fascicule de son travail et que bientôt on pourra la consulter à la Bibliothèque. Il en sera de même pour ce fascicule et pour les suivants, en attendant la table du volume entier.

M. le professeur BUREAU fait hommage à la bibliothèque du Muséum du deuxième et dernier fascicule de la Monographie des Bignoniacées qu'il vient de publier en collaboration avec M. Ch. Schumann. Ce fascicule et celui qui a été présenté précédemment à la réunion des Naturalistes du Muséum renferment ensemble

53 planches in-folio⁽¹⁾. L'ouvrage fait partie de la *Flora brasiliensis* publié sous les auspices du gouvernement brésilien.

M. le professeur GRÉHANT présente deux thèses de doctorat en médecine, qui viennent d'être soutenues par deux anciens élèves de son laboratoire : M. le D^r Gaston Lebas, licencié ès sciences physiques et M. le D^r J. Banes, licencié ès sciences naturelles, pharmacien de 1^{re} classe. La thèse de M. le D^r Lebas a pour titre : *Recherches sur l'immunité contre l'action anticoagulante des injections intra-vasculaires de propeptone*; celle de M. le D^r Banes : *Recherches expérimentales sur les accidents consécutifs aux inhalations prolongées d'acide carbonique*.

COMMUNICATIONS.

SILUROÏDE NOUVEAU DE L'AFRIQUE ORIENTALE (CHIMARRHOGLANIS LEROYI),

PAR M. LÉON VAILLANT.

Le Siluroïde qui fait l'objet de cette note, par son épiptère rayonnée courte, située entre les pectorales et les ventrales, sa membrane branchio-lège libre, se place dans la sous-famille des PROTEROPTERÆ et, par ses narines écartées, la postérieure sans tentacule, appartient à la section des PIMELODINA.

G. *Chimarrhoglanis* n. g.

Caput subtus et abdomen complanata; rostrum semicircularè. Cirri 6; mandibulares in serie transverse dispositi, externi fere ad commissuram buccalem pertinentes. Nares distantes, anterior cuculli instar, posterior valvula instructa. Oculi superi, parvi, sine palpebris. Palatum edentulum. Membrana branchiostega retro libera, in medio obtuse emarginata. Epiptera radiifera radiis 7, primus haud vere aculeatus; adiposa parva, remotissima, brevis, parum elevata. Radius externus pinnarum parium carnosus, complanatus, falciformis, subtus acute striatus (at saltem catopedibus); hæc pinnæ horizontales.

Ce genre, par la disposition de ses nageoires paires et l'absence de repli palpébral, paraît se distinguer facilement de tous ceux aujourd'hui placés parmi les PIMELODINA. En ce qui concerne spécialement ceux signalés de

⁽¹⁾ Voir *Bulletin du Muséum*, 1896, t. II, n° 8, p. 366.